



Des canaux de Venise au parc Monceau

PORTRAIT À la découverte d'Andrea Molesini, poète, essayiste, auteur de livres jeunesse et romancier francophile.



PRESAGIO
D'Andrea Molesini,
traduit de l'italien
par Dominique Vittoz,
Calmann-Lévy,
158 p., 17 €.

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

C'EST ASSEZ RARE pour être relevé : un écrivain vénitien a décidé de s'installer à Paris, par amour pour la capitale. Andrea Molesini (62 ans cette année) vient en effet de trouver l'appartement de ses rêves, dans le quartier paisible du parc Monceau.

Paris, il l'a découvert il y a une vingtaine d'années, lors de la parution de la traduction d'un de ses livres pour enfants, *La Sorcière de Venise*, à L'École des Loisirs...

S'il est aujourd'hui de retour en France, c'est également pour présenter son troisième roman, *Presagio* (*Présage*), paru en Italie en 2014. Un roman noir, plein de mystères et de surprises, qui se déroule sur le Lido de Venise, à la veille de la Première Guerre mondiale, dans un palace fréquenté par l'aristocratie européenne et par une intrigante et pétulante marquise, Margaret von Hayek...

Professeur de littérature comparée à l'université de Padoue depuis une trentaine d'années, Andrea Molesini a donc décidé de rompre les amarres qui le liaient à l'ex-Sérénissime pour prendre une retraite anticipée.

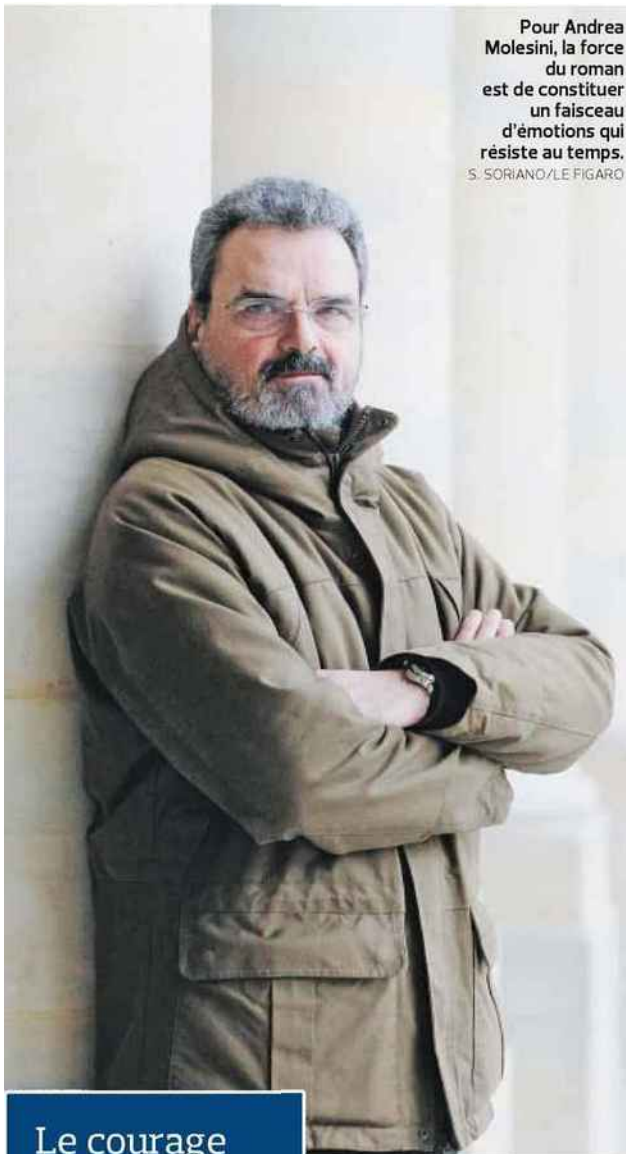
Le français, il l'a appris seul, à travers ses nombreuses lectures, principalement dans Paul Valéry et Victor Hugo. C'est ainsi qu'il cite de mémoire un passage des *Misérables* qui l'a particulièrement marqué : « *L'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, ce n'est pas Wellington pliant à quatre heures, désespéré à cinq, ce n'est pas Blücher qui ne s'est point battu ; l'homme qui a gagné la bataille de Waterloo, c'est Cambronne. Foudroyer d'un tel mot le tonnerre qui vous tue, c'est vaincre.* » Il ajoute : « *Le courage et la grâce des hommes me fascinent, et davantage quand ils sont narrés. J'ai lu L'Odyssée à dix ou onze ans. J'en ai aimé la force élémentaire, le soin apporté aux détails... Ce fut mon premier choc littéraire.* »

Rapidement, Molesini se rapproche des écrivains anglo-saxons, après avoir lu T. E. Lawrence. À vingt-quatre ans, une bourse d'études en poche, il part étudier la poésie américaine contemporaine en Californie, à Berkeley puis à Santa Barbara, sans pour autant négliger les classiques italiens : Machiavel, Ugo Foscolo, Eugenio Montale, le Triestin Umberto Saba, « *le seul Italien qui ait compris Nietzsche* », ajoute-t-il. Par la suite, il écrira quelques livres pour enfants ou adolescents (au total une douzaine) et se lance dans la traduction de poèmes. « *Écrire pour les enfants est un exercice très difficile : en permanence, il faut éviter le piège de les prendre pour des adultes arriérés.* »

À ce jour, Andrea Molesini a donné des versions italiennes de trois ouvrages du lauréat du Nobel Derek Walcott, dont *Omeros*, et publié une poignée de recueils de poésie. Il a également traduit deux grands amoureux de Venise : Ezra Pound (qui y vécut les vingt dernières années de sa vie) et Joseph Brodsky. Il précise, à propos de l'écrivain russo-américain, Nobel

Bio EXPRESS

- 1954 Naissance à Venise.
- 1987 Premier livre pour la jeunesse : *La Casa delle cose rovesce*.
- 1997 Premier recueil de poèmes : *Storie del ritorno*.
- 1999 Traduit *Discovery*, de Joseph Brodsky.
- 2003 Traduit *Omeros*, de Derek Walcott.
- 2010 Premier roman : *Tous les salauds ne sont pas de Vienne*, prix Campiello.
- 2015 Traduction française de son troisième roman, *Presagio*. Décide de s'installer à Paris.



Pour Andrea Molesini, la force du roman est de constituer un faisceau d'émotions qui résiste au temps.
S. SORIANO/LE FIGARO

Le courage et la grâce des hommes me fascinent,

ANDREA MOLESINI

lui aussi : « Pour moi, *Acqua alta*, en italien *Fondamenta degli Incu-rabili*, est un des plus beaux livres jamais écrits sur Venise. » Il poursuit : « J'ai longtemps aimé son calme, l'absence de voitures, ses ruelles tortueuses. Mais aujourd'hui c'est une ville de barbares, gâtée par une véritable lèpre culturelle. Certains Vénitiens ne sont même plus dignes de cette ville où chaque pierre témoigne de la beauté passée. Venise est accablée de beauté, de cette beauté qui nous rend aveugle. Comme nombre de mes concitoyens, je possède un bateau. C'est l'idéal pour se promener dans la lagune et aborder des îles peu fréquentées comme *Sant'Erasmus*, le verger de Venise, *San Francesco del Deserto* avec son monastère ou encore l'ancienne "île des fous", *San Sèrvolo*, qui joue un rôle important dans *Presagio*. Là, sur l'eau miroitante ou sur ces îlots, je me sens redevenir vénitien. »

Molesini est venu tard au roman. Mais son premier opus fut un coup de maître. Entre-temps, il avait publié un essai didactique destiné aux adolescents, composé de textes littéraires sur la Shoah, et titré *Lait noir de l'aube*, d'après un vers de Paul Celan tiré de *Todesfuge*.

Après avoir consulté le journal de la sœur de son grand-père maternel, il s'est lancé dans la rédaction de *Tous les salauds ne sont pas de Vienne*, publié en 2010. Une sorte de méditation sur les sentiments individuels de personnes prises dans une tragédie collective. Cette tragédie, ce fut, à la fin de la Grande Guerre, l'occupation de la Vénétie par les troupes autrichiennes, et la réquisition du domaine des Spada, ancêtres de l'écrivain, avec son cortège de famine et d'horreurs. Remarquablement bien menée, cette chronique violente et tendre à la fois a séduit le public et le jury du prix Campiello, une des récompenses les plus prestigieuses décernées en Italie.

« *Sacraliser le temps et l'espace*, précise-t-il, *tel est à mes yeux, le devoir de la littérature. Protéger le mystère de l'histoire avec l'art comme antidote. J'ai toujours pensé que tout roman constitue un faisceau d'émotions, car l'émotion résiste au temps. Elle est éternelle.* »

Toutefois, Andrea Molesini, qui vient d'entamer la lecture d'*À la recherche du temps perdu* en français, ne cache pas une certaine amertume, ou plutôt une mélancolie marquée, de celle qui peut naître entre les pierres et les canaux de Venise, brutalement, un soir d'hiver. « *Notre vie est devenue sans profondeur et sans mystère. Les dieux nous ont abandonnés. Nous ne sommes plus capables d'interroger la nuit. Je pense souvent au mot de Paul Valéry, datant de 1935, et prononcé au cours d'une conférence : "Nous ne supportons plus la durée. Nous ne savons plus féconder l'emui. Notre nature a horreur du vide - ce vide sur lequel les esprits de jadis savaient peindre les images de leurs idéaux, leurs idées, au sens de Platon."* »

Juste avant de nous quitter, Andrea Molesini nous le confirme : le directeur et fondateur du palace présent dans *Presagio* est bel et bien son grand-père maternel, Niccolò Spada, un entrepreneur hors pair et commerçant en diable... À Venise, rien ne s'invente.

Par ailleurs, malgré son installation à Paris, il compte bien conserver son appartement vénitien. Il est situé entre le quartier animé du Rialto et la place Saint-Marc, au dernier étage d'une bâtisse avec une vue imprenable sur les toits ocre et roses de la ville, embrassant une bonne partie de la cité, depuis les coupoles de la Salute jusqu'au clocher de la Madonna dell'Orto, l'église du Tintoret. ■